

# Daniel Colladon 1802-1893

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **50 (1970)**

Heft 4: **Les Suisses en France**

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-887970>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Daniel Colladon <sup>(1)</sup>

1802-1893

Né à Genève, Daniel Colladon était venu à Paris avec un de ses compatriotes, François-Charles Sturm (1803-1855), que son premier théorème devait rendre si célèbre. Ces deux jeunes gens étaient pauvres. La famille de Sturm (laquelle était originaire de Strasbourg) n'avait aucune fortune, et le père de M. Colladon venait de perdre les trois quarts de la sienne. Ils n'en travaillaient que davantage. L'Académie des Sciences ayant mis au concours la compression des liquides, ils avaient commencé tous deux à Genève des expériences nombreuses et délicates qui devaient éclaircir cette question et qui avaient fort bien réussi. Ampère, qui s'intéressait à Colladon, lui promit de le prendre pour préparateur, ce qui lui permettait de continuer leurs expériences dans le laboratoire du Collège de France. Déjà les caisses contenant les appareils étaient en route, lorsque la place promise fut donnée à un autre, malgré Ampère, et cet autre (j'aime autant ne pas le nommer), interdit à son concurrent l'entrée même du laboratoire. Colladon et Sturm eurent toutes les peines du monde à se procurer un autre local, où ils ne pouvaient d'ailleurs travailler que de nuit. Or il fallait être prêt le 5 avril (1827) sans rémission.

Pendant trois mois, écrivait récemment M. Colladon, nous n'avons dormi que trois ou quatre heures par jour. Nous ne dépensions qu'un franc en moyenne par 24 heures pour notre nourriture; enfin, les trois derniers jours nous ne nous sommes pas couchés, ne vivant que de consommé et de café, écrivant vingt heures par jour; pendant ces soixante-douze heures, je n'ai pas dormi une heure, ni mon ami. Le 5 avril, à cinq heures du soir, nous portâmes au palais Mazarin notre travail achevé! J'ajoute qu'en juin, en séance des quatre Académies, les noms de Colladon et Sturm furent proclamés comme ayant obtenu le Grand Prix des Sciences.

On voit quels rudes travailleurs étaient ces pionniers de la science moderne. Ont-ils laissé des successeurs dignes

(1) Extrait des « Souvenirs et mémoires » de Jean-Daniel Colladon (Genève 1893).

d'eux? Je n'en doute point. Parmi les lauréats des concours de facultés, par exemple, on trouverait encore des étudiants capables de travailler soixante-douze heures de suite. La jeunesse n'a pas dégénéré.

M. Colladon exerça une influence excellente sur la marche de l'École centrale. Presque seul à cette époque, il joignait à une profonde instruction scientifique une connaissance exacte du travail des usines. « *J'étais très érudit sur les machines à vapeur* », a-t-il dit. Aussi, dès qu'il se chargea du cours de mécanique à l'École, il exigea que l'on montrât aux élèves, non de petits appareils, « *non des jouets* », mais de vraies machines, qu'il empruntait à ses amis de l'industrie. Pour ses leçons sur les pompes, par exemple, il amenait une dizaine de modèles et les faisait fonctionner chacun pendant trois minutes dans des cuiviers jaugés; on notait le volume d'eau élevé à une hauteur constante. A la leçon suivante, on démontait les pistons et les soupapes, et le professeur expliquait les avantages et les inconvénients de chaque système.

Un pareil enseignement ne s'était encore donné nulle part, ni à Paris, ni dans toute l'Europe. Il a fait la fortune de l'École centrale.

La fin de la première année fut troublée par la révolution de juillet. Les émeutes qui suivirent effrayèrent beaucoup de parents, qui trouvaient le séjour de Paris bien peu sûr. Quand survint le choléra en 1832 et que M. Lavallée en fut atteint, ce fut comme une débandade. Il se forma même une sorte de complot pour réorganiser l'École en dehors de cet homme de bien qui lui avait donné son temps, sa force, sa vaillante énergie. M. Colladon l'apprit et ce fut lui qui, avec l'aide de deux ou trois professeurs, déjoua ces manœuvres et, appuyé par de fidèles élèves, fit rétablir l'autorité du fondateur. On traversa ensuite encore quelques années difficiles, mais l'École était définitivement créée, et elle ne tarda pas à devenir très prospère.